

Des futilités de l'été au sérieux de l'hiver

Al-Risala, 18 December 1933

Nous avons badiné tout l'été ; soyons donc sérieux durant l'hiver — et qu'est-ce donc qui nous empêchait de badiner en été ? En été, la vie s'apaise et la paresse s'empare d'elle de toutes parts, si bien qu'elle est sur le point de s'endormir et ne s'avance plus qu'à un pas lent, semblable à l'immobilité, dans une patience que les âmes supportent à peine. Toute occasion d'activité est remise à plus tard ; les salons de réception sont fermés, les salles de spectacle sont closes ou presque, et l'on ne parle plus ni de musique ni de chant — car qui donc a besoin de musiciens ou de chanteurs dans cet air vif et vivant qui éveille l'entrain, la légèreté et la gaieté dans les âmes et dans les cœurs, sur les lèvres et dans les mains ? Un air lourd entraîne une lourde langueur, contraignant les gens à se rendre au travail, mornes, et à regagner leurs maisons, accablés, à peine ont-ils jeté un regard sur la table qu'ils s'en détournent déjà, leurs âmes les tirant vers le sommeil et leurs corps vers la terre, leur mère ; à peine aperçoivent-ils un lit, ou quelque chose qui y ressemble, qu'ils s'y précipitent et s'y jettent, et les voici qui s'unissent à lui et lui à eux, qui se confondent avec lui et lui avec eux, jusqu'à devenir, comme lui, chose inerte et éteinte, sans mouvement ni vie — hormis ce réveil las, lent, lourd et disgracieux qui les visite de temps à autre, quand la chaleur leur pèse et que la canicule s'aggrave, si bien qu'ils se ressaisissent, ou s'apprêtent à se ressaisir, puis replongent dans le sommeil pour se réveiller, puis replongent encore dans cet abîme.

Puis le jour se retire de la terre avec son soleil brûlant et embrasé, et la nuit s'avance en bâillant, exhalant dans l'air des souffles chauds, pareils à ceux d'un amant éperdu et privé, qui aurait allumé dans son cœur, par un amour déçu, un feu ardent aux flammes puissantes ; à peine les franges de cette nuit indolente touchent-elles la terre qu'elles éveillent chez les gens une énergie languissante, les poussant à des mouvements sans vigueur, si bien qu'ils sortent de chez eux, alourdis, lassés du monde comme le monde est lassé d'eux. Ils errent, portés par leurs pas, en quête d'un lieu verdoyant où ils trouveraient peut-être un peu de cette brise qui a effleuré l'eau et s'y est attardée quelque temps, afin qu'elle porte à leurs visages et à leurs cœurs un peu de cette fraîcheur légère et douce qui les ramène à quelque calme et quelque paix. Là, ils veulent sortir d'eux-mêmes et oublier qui ils sont, et ils se tournent vers la futilité, s'y adonnant comme le malade s'adonne à la

nourriture, la goûtant à peine, avec répugnance et contrariété, espérant que le temps s'adoucisse, espérant qu'il s'apaise, espérant que ces boissons fraîches et glacées apaisent un peu ce feu qu'ils sentent en leur âme et en leur corps, afin que leurs langues se délient quelque peu de leur contrainte, que leurs âmes puissent battre un peu des ailes et s'élever quelque peu dans l'air, et que la gaieté paisible puisse éveiller dans les cœurs un peu de repos et de joie. Puis la nuit avance, et les gens se souviennent que l'aube se lèvera bientôt, apportant avec elle les travaux et les fardeaux, les obligations, la chaleur et la gêne, et les voici contraints de regagner leurs maisons et de gagner leurs couchers, à contrecœur.

Ainsi passons-nous l'été dans notre pays, à moins d'appartenir à ces privilégiés qui, à peine sentent-ils venir l'été, traversent la mer pour vivre ailleurs une autre vie, ou qui, à peine le pressentent-ils, se hâtent vers le rivage, pour y vivre une existence meilleure que cette langueur et cette paresse, cette insuffisance et ce manque, où nous nous trouvons. La futilité de l'été est donc chose tout à fait naturelle, on ne peut mieux accordée à la vie de cette saison.

L'hiver, en revanche, est tout autre chose : tout n'y est que joie et gaieté, tout n'y est que mouvement et vigueur, tout n'y est que vie riche, douce et féconde ; les âmes y trouvent leur plus vif plaisir, et les corps leur plus grande capacité de jouissance. On mange beaucoup, on boit beaucoup, on s'agite beaucoup par le monde, on se porte avec ardeur au travail, on oublie la paresse, et la vie se remplit jusqu'au bord, débordant ou sur le point de déborder des espoirs et des entreprises qui l'encombrent. Puis vient l'étroitesse de la vie ; car la vie se fait trop étroite pour ce que nous voulons, et ne parvient pas à contenir tout ce que veulent nos espoirs, nos désirs et nos passions — et j'ai bien failli oublier nos devoirs. Y a-t-il seulement une place pour les devoirs dans cette vie hivernale que la folie remplit ? Pauvres devoirs ! Traqués par la langueur de l'été et traqués par la vigueur de l'hiver, leur part de notre attention demeure toujours bien mince.

Sur ma vie, nous sommes véritablement excusables ; quant à notre excuse d'été, elle ne souffre ni contestation ni discussion — car qui pourrait exiger des gens qu'ils travaillent alors qu'ils en sont incapables, ou qu'ils peinent alors qu'ils en sont détournés ? Dieu — qu'Il soit glorifié et exalté — n'impose à aucune âme au-delà de ce qu'elle peut porter, et Il ne charge pas les hommes de ce qu'ils n'ont pas la force de supporter. Mais en hiver, notre excuse est plus éloquente encore qu'en été ; car

comment voudriez-vous que nous nous rendions libres pour le travail, que nous nous consacrons tout entiers à la production, que nous nous acquittions de nos devoirs avec ferveur et empressement, alors que nous sommes entourés de tentations auxquelles rien ne saurait résister, hormis l'âme de Socrate, ou celle de ses semblables ? Et qui sait — Socrate lui-même, s'il avait vécu à notre époque et évolué dans notre monde, aurait peut-être été un homme comme nous, détourné par ces tentations de se connaître lui-même, et de faire naître dans l'âme de ses interlocuteurs, pour les en faire sortir, toutes les vérités du savoir et de la sagesse, tous les arts de la connaissance et toutes les nuances du bien qu'elles renfermaient.

On a prétendu que la femme de Socrate le tenait entièrement sous sa coupe, qu'il la craignait terriblement, et qu'il la redoutait sans mesure ; et si la femme de Socrate avait vécu dans la ville du Caire, au vingtième siècle, elle se serait certainement réservé un jour par semaine pour recevoir ses visiteurs et ses visiteuses. À peine le soleil se serait-il levé qu'elle se serait mise à préparer, contraignant son mari à préparer avec elle, les pièces de la maison pour l'accueil des visiteurs et des visiteuses, et elle se serait empressée, contraignant son mari à s'empresser avec elle, d'aller acheter toutes sortes de douceurs, de fleurs et de fruits. Puis, à mesure que le jour avançait et que quatre heures approchaient, elle se serait levée, contraignant son mari à se lever avec elle, pour accueillir amis et non-amis, tous ceux qui fréquentaient son salon, soit qu'ils fussent épris de le fréquenter, soit qu'ils détestassent le faire — car la femme de Socrate et ses semblables les y contraignent en toute hypothèse. La femme de Socrate ne pardonnait jamais à tel ou tel savant, homme de lettres ou artiste de la négliger, ou de se détourner de son salon ; elle exigeait, avec la plus grande insistance, qu'ils parussent chez elle une fois par semaine, de peur que ses amies ne dissent que son salon n'était pas rempli de sommités de l'art, de géants des lettres, et d'hommes de finance et d'affaires.

Or, quand la femme de Socrate et son mari en avaient fini avec la réception et tous ces propos mêlés et harmonieux, tortueux et droits, clairs et obscurs, féconds et stériles, dangereux et innocents, ni la femme de Socrate ni Socrate n'en avaient pour autant fini avec tout ; ils venaient seulement de commencer une chose qui n'a pas de fin. Car ces visiteurs et ces visiteuses, il faudra bien leur rendre leurs visites, puisqu'ils sont, comme Socrate et sa femme, contraints de recevoir tout comme ils étaient auparavant contraints de visiter. Et ainsi la femme de Socrate

passé, et Socrate passe avec elle, chaque soirée à circuler de maison en maison et de salon en salon, disant des paroles et en entendant d'autres, croyant les unes et démentant les autres. Et malheur à Socrate si la paresse le gagne, ou l'ennui le saisit, ou si la philosophie l'absorbe, ou si quelque entretien, si précieux soit-il, quels qu'en soient les interlocuteurs, le détourne de l'une de ces visites ; car Platon et Xénophon, Phédon et Phèdre, tous peuvent le trouver chez lui le jour de sa réception, ou dans l'une de ces maisons qui reçoivent entre quatre heures et huit heures chaque jour. Et s'il faut absolument discourir sur la nature, ou sur toute chose qui surgit de la terre ou qui descend du ciel, que Socrate leur ménage l'une de ces heures où la rencontre est possible sans le détourner de ses devoirs mondains et l'exposer à la colère — et quelle colère ! La colère des dames !

Quand la femme de Socrate et Socrate en avaient fini avec les réceptions et les visites, et que la nuit tombait, alors malheur, tout le malheur, au grand philosophe, si son âme le poussait à se connaître lui-même, ou à accomplir ce qui était inscrit sur le temple de Delphes : « Connais-toi toi-même. » Où Socrate trouverait-il le temps de se retirer auprès de lui-même, une fois la nuit tombée ? Car la nuit ne jette pas sur la terre ses voiles obscurs pour que les gens s'abritent chez eux, mais pour qu'ils en sortent. Et comment voudriez-vous que Socrate se retirât chez lui, ou se retirât auprès de lui-même, quand l'Opéra a ouvert ses portes et déployé tous ses moyens, et que les acteurs et les chanteurs y affluent, offrant leurs merveilles de théâtre et leurs prodiges de chant ?

Et voici les salles de cinéma qui présentent chaque jour une nouveauté, et voici la salle du Turf Club où un tel donne un récital, et la salle du Lycée où un autre en fait autant ; et Socrate pourra bien rassembler tout son courage et dire, le cœur hésitant et la langue embarrassée, qu'il n'aime pas ce qui se joue ce soir, ou ce qui se récite, ou ce qui se chante, et qu'il préférerait le repos, ou s'accorder quelque travail — mais malheur à Socrate pour une telle parole ! Qui donc lui a fait croire qu'il assiste au théâtre ou écoute le chant parce que cela lui plaît ou lui déplaît, parce qu'il est fatigué ou reposé ? Il assiste au théâtre, écoute le chant et fréquente les cinémas parce que les gens doivent le voir à toutes ces occasions — sinon, il n'est plus du monde du Caire, ni de ceux qui y comptent.

Vous pourriez croire que Socrate, en se rendant au théâtre, ou dans l'une des salles de cinéma, ou dans l'une des salles de concert, peut se consacrer librement à l'art, ou en jouir — chassez aussitôt cette pensée,

et souvenez-vous qu'il y a l'entracte, et les rencontres de l'entracte, et les propos des spectateurs et des auditeurs sur ce qu'ils ont vu et entendu. Et quels propos ! De quoi déguster de l'art ceux-là mêmes qui l'aiment le plus ! Chacun de ces spectateurs et de ces auditeurs se doit d'avoir un avis à donner, un mot à dire sur ce qu'il a vu et entendu, et cet avis peut bien être une sottise, et ce mot une ignorance — et ils le sont, le plus souvent — mais Socrate est contraint de les écouter et de les approuver, ou de les contester comme celui qui approuve sans jamais nier. Et il y a plus lourd encore : Socrate doit avoir un avis à donner et un mot à dire, même s'il n'a rien vu, même s'il ne veut rien dire ; car s'il ne prononce pas sa parole, on l'accuse d'ignorance, ou on le taxe d'orgueil, et ni l'un ni l'autre ne convient à cet animal social dont parlait Aristote dans sa Politique, dont sont faits, lui et ses semblables, les habitants du Caire, comme en sont faits les habitants de Paris.

Lorsque la nuit s'avance, Socrate rentre chez lui, épuisé et harassé, gagnait sa couche, et le sommeil ne tardait pas à s'emparer de lui. Vous pourriez croire que les obligations de Socrate s'arrêtent là — combien vous vous égarez dans l'illusion ! Que savez-vous des conférences ? Et que pourrait vous faire comprendre ce que sont les conférences ? Conférences de la Société de Géographie, autres à la Société d'Économie, autres encore dans la salle commémorative du Turf Club, autres chez Groppi, autres au Continental. Et la famille de Socrate se doit d'assister à toutes ces conférences, pour se montrer aimable et gracieuse, obligeante envers les conférenciers et les conférencières, et surtout pour s'y faire voir — ou plutôt, pour s'y faire voir avant toute chose.

Les conférenciers sont des gens sans pitié, qui n'ont souci ni des autres ni d'eux-mêmes, mais uniquement de leurs conférences ; ils confèrent sans ménagement, ils confèrent sans compter, rivalisant entre eux quant à la valeur et au mérite de leurs conférences, ou plutôt quant au nombre de leurs conférences, au nombre de leurs auditeurs, et à la place que leur accordent les journaux. Il arrive, par malheur, que deux conférenciers donnent leur conférence à la même heure, en deux lieux différents naturellement, et Socrate se trouve alors contraint d'assister à l'une, tandis que sa femme est contrainte d'assister à l'autre ; il faut bien que la famille de Socrate se montre aux deux conférences à la fois. Et lorsque chacun des conférenciers a terminé, la moitié de la famille s'avance pour le féliciter et le saluer, et pour s'excuser, au nom de l'autre moitié, retenue par la conférence d'un tel.

Ah, quelle saison que celle-ci — la saison de l'hiver ! Elle dévore le temps, et détourne les gens jusque de la vie même. Il arrive que les circonstances soient clémentes envers Socrate, et que les jours lui accordent le meilleur de leurs plaisirs et de leurs agréments, si bien qu'il se voit contraint, malgré lui, de savourer le thé chez un tel, puis d'écouter une conférence donnée par un tel à six heures, et une autre donnée par un autre à sept heures, puis d'avalier son dîner à la hâte, de quitter ses vêtements de jour pour revêtir sa tenue de soirée et se précipiter à l'Opéra. Malheur à Socrate s'il ne possède pas d'automobile ! Et malheur à l'automobile et à son chauffeur, s'il en possède une, en ces jours trompeurs et cruels que sont les jours d'hiver !

Dites-moi donc, après tout cela, comment Socrate pourrait-il trouver le loisir de se consacrer à sa philosophie, à la connaissance de lui-même et à l'entretien avec ses disciples, une fois le matin venu ? Où trouverait-il la force qui lui permettrait de philosopher, de se chercher lui-même, ou de converser avec ses amis, après ce dur labeur qu'il a dépensé, ou enduré, depuis la tombée du soir jusqu'à ce que la nuit soit passée, ou presque passée ? Et pourtant, Socrate doit encore se consacrer à sa philosophie, se chercher lui-même, converser avec ses amis ; car c'est par là qu'il vit, c'est pour cela qu'il vit, et c'est en vue de cela qu'il vit.

Voyez-vous à présent que le temps n'a fait aucun tort à Socrate, en plaçant sa vie au cinquième siècle avant Jésus-Christ, en cette époque où les salons n'existaient pas encore, où les conférences n'abondaient pas, où les théâtres et les salles de concert ne s'étaient pas multipliés, et où les cinémas n'étaient point apparus ? Socrate fut véritablement heureux ; il n'assistait au théâtre que quelques jours dans l'année, une fois au printemps, à la saison de la tragédie, et une fois en automne, à la saison de la comédie. Il fréquentait certaines maisons — celle de Périclès, par exemple, pour y écouter quelque sophiste, ou pour converser, ou simplement pour jouir de la compagnie de cette belle femme, l'épouse de Périclès. Et il consacrait le reste de son temps — la plus grande part, sans nul doute — à parcourir avec sa philosophie les rues d'Athènes, ou à se chercher lui-même dans les bains d'Athènes et dans ses gymnases. Et je suis persuadé que si Socrate avait eu à choisir entre notre douce et agréable existence, et sa lourde prison, avec la ciguë qu'il y but, il aurait préféré la prison et le poison à ces plaisirs longs et pesants que nous supportons, nous, en la saison de l'hiver.

Voyez-vous à présent que l'été est la saison où la futilité sied, et que l'hiver est la saison où rien ne sied, où rien n'est possible, sinon le sérieux

? Et vous pourriez croire que ce que je viens de vous conter est tout le sérieux de l'hiver — chassez cette illusion loin de vous ; car l'hiver recèle un autre sérieux encore, tout entier amer, sans la moindre douceur. Vous conviendrez avec moi que les visites et les réceptions, les conférences que l'on fréquente, les pièces que l'on va voir, les chanteurs et les musiciens que l'on écoute, tout cela exige des dépenses — car la toilette du thé n'est pas celle du théâtre.

Mais que veux-je donc dire ? Et pourquoi vous entraîner dans ce propos où il n'y a ni gaieté ni agrément ? Est-ce là tout le sérieux que nous apporte l'hiver ? Non certes, car l'hiver recèle un autre sérieux encore, un sérieux véritablement fécond, véritablement utile, un sérieux dont nous vivons et dont nous nous divertissons, mais dont ceux qui le portent ne tirent qu'une vie faite d'âpreté, de dénuement et de privation. C'est le sérieux de ces paysans qui peinent sur la terre, insoucians du froid, comme le froid est insouciant d'eux.

Et il est encore, dans l'hiver, un autre sérieux ; un sérieux qui déchire les cœurs, qui torture les âmes, qui éveille la peine et le chagrin dans les poitrines de ceux qui connaissent la pitié et la douceur, et qui se souviennent, même en s'amusant, qu'il est sur cette terre d'autres gens que la faim tourmente, que le froid presse durement, et qui passent des nuits qu'il vaudrait mieux échanger contre l'obscurité des tombeaux. Dans cet air sombre, obscur et accablant de l'hiver, cet air brûlant que dépeint le plus admirablement et le plus éloquemment cette chanson célèbre, la Chanson de la Charité, que je n'ai jamais pu accueillir un hiver, depuis que je l'ai connue, sans l'entendre encore et encore :

« Voici l'hiver qui s'avance, et avec lui son cortège affligé ; que les malheureux souffrent cruellement en cet hiver ; il est de notre devoir de les préserver de cette misère ; que le froid est rigoureux dans leurs demeures désolées ! »